Angers Nantes Opéra. Nouvelle production d'Hansel et Gretel

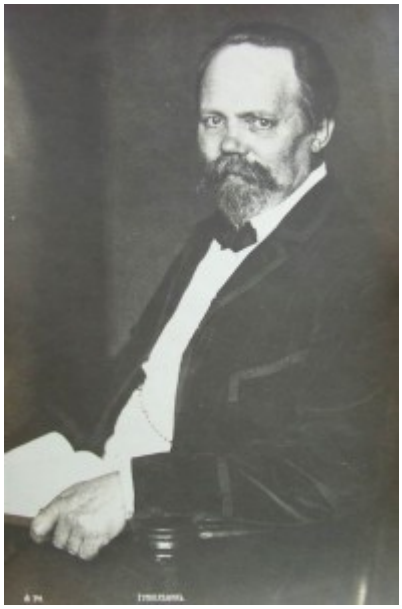


Angers Nantes Opéra. Humperdink : Hansel et Gretel, 11 décembre 2015>6 janvier 2015. C'est la nouvelle production événement de cette fin d'année, présentée par Angers Nantes Opéra où devrait se confirmer la talent pour la clarté dramatique, d'une metteur en scène particulièrement inspirée : Emmanuelle Bastet. C'est une partenaire conviée par Angers Nantes Opéra et qui a signé auparavant, Lucio Silla (esthétique, d'une efficacité tranchée), un sublime Orphée et Eurydice, entre réalisme et onirisme, La Traviata, et plus récemment Pelléas et Mélisande (transposé avec un sens cinématographique très léché, dans une réalisation qui pourrait être un film d'Hitchcok). Qu'en sera-t-il pour Hansel et Gretel, conte féerique qui ne s'adresse pas qu'aux enfants : la musique y est aussi raffinée et pensée que les œuvres de Wagner (le modèle d'Humperdink) ou Richard Strauss (qui fut immédiatement fasciné par la musique d'Hansel et Gretel). La nouvelle production présentée par Angers Nantes Opéra s'annonce comme l'événement lyrique de cette fin d'année 2015.

Un conte pour enfants devenu opéra post wagnérien, féerique et onirique

La misère produit dans l'esprit des âmes enfantines,

innocentes des prodiges d'imagination pour conjurer la morsure de la faim ou l'enfer des nuits glaciales : ainsi le frère et la soeur Hansel et Gretel échafaudent en un délire onirique et grotesque un conte de sucrerie et de chocolat où se joue leur rapport au monde et leur relation à l'autorité, incarnés ici dans la personne de la vorace et terrifiante Sorcière Grignote.



Plutôt que de plonger dans l'adaptation un rien trop terrifiante des frères Grimm, Humperdink préfère intégrer la vision d'Adelheid Wette, sa sœur dont la sensibilité apporte une douceur tendre qui manquait à la légende originelle. L'opéra qui en découle par sa musique alliant puissance et raffinement porte la connaissance aiguë et plutôt très admirative de Richard Wagner, d'autant que Humperdink ne fait pas que renouveler le dramatisme symphonique et hypnotique de Wagner : il sait le renouveler ; il a travaillé avec le maître de Bayreuth participant à la création de Parsifal en 1882 à 26 ans seulement (peut-on se remettre d'une telle expérience ?). A la mort de son mentor et maître, le 14 février 1883, **Humperdink** reste inconsolable. L'histoire allait montrer que Humperdink pouvait assimiler, transposer, renouveler l'art wagnérien au théâtre : immense défi éprouvé par les plus grands compositeurs germaniques et français… dont peu surent en effet réaliser ce projet.

En 1890 quand se précise l'idée d'Hansel et Gretel, Humperdink doit se réconcilier avec un milieu hostile à ses prises de position wagnériennes: sa soeur Adelheid lui propose de mettre en musique un conte pour les enfants qu'elle a elle même écrit, pour l'anniversaire de son mari. D'un pari familial à peine pris au sérieux, l'opéra à naître prend peu à peu forme, devenant même pour le jeune compositeur nostalgique de Wagner,

voire dépressif, une sorte de baume salvateur.
Passéiste : oh que non ! La partition s'impose immédiatement sur les scènes d'abord allemandes, devenant l'opéra des fêtes par excellence : apportant à son auteur un pactole enviable à une époque où composer un opéra pouvait encore faire recettes : soit deux millions de marks-or, rien qu'entre 1900 et 1910 pour son auteur.

Une voix et non des moindres sut dès 1893 reconnaître l'incroyable talent du jeune wagnérien et mesurer dans ses justes proportions, sa fabuleuse originalité, **Richard Strauss** : « *Quel humour rafraîchissant, quelle exquise naïveté mélodique, quel art et quelle finesse dans le traitement de l'orchestre, quelle perfection dans la construction de l'ensemble, quelle invention florissante, quelle merveilleuse polyphonie, et le tout original ; nouveau et si véritablement allemand.* »

L'on ne saurait être plus pertinent et élogieux : si la valeur des grands chefs d'oeuvre se mesure à leur reconnaissance immédiate et surtout populaire, Humperdink par sa fraîcheur musicale renoue avec le Mozart de La Flûte enchantée, féerique et pourtant philosophique, s'adressant autant aux enfants qu'à leurs parents. Une qualité que comporte en tout points le génial Humperdink et son inusable, Hansel et Gretel.

Hansel et Gretel d'Humperdink, 1893
Présenté par Angers Nantes Opéra
Conte musical en 3 tableaux
Nouvelle production
7 dates événements,
Du 11 décembre 2015 au 5 janvier 2016

Livret de Adelheid Wette, d'après Hänsel und Gretel, conte populaire recueilli par les frères Grimm dans le premier volume des Contes de l'enfance et du foyer [Kinder-und

Hausmärchen].
Créé au Théâtre Grand-Ducal de la cour de Weimar, le 23 décembre 1893.

NANTES, Théâtre Graslin
Vendredi 11 décembre, 20h
Dimanche 13 décembre, 14h30
Mardi 15 décembre, 20h
Jeudi 17 décembre, 20h
Vendredi 18 décembre 2015, 20h

Informations Réservations

ANGERS, Le Quai
Mardi 5 janvier 2016, 20h
Mercredi 6 janvier 2016, 20h

réservez vos places

THOMAS RÖSNER, direction
EMMANUELLE BASTET, mise en scène

Vincent Le Texier, Pierre
Eva Vogel, Gertrude
Marie Lenormand
Norma Nahoun
Jeannette Fischer
Dima Bawab, Le Marchand de sable

Maîtrise de la Perverie
Gilles Gérard, direction

Chœur d'Angers Nantes Opéra
Xavier Ribes, direction
Orchestre National des Pays de la Loire

Nouvelle production Angers Nantes Opéra
[Opéra en allemand avec surtitres français

Cadeaux de NOËL 2015 : la sélection de classiquenews



Sélection cadeaux de Noël 2015. Comme chaque année pour les fêtes, la Rédaction de CLASSIQUENEWS se réunit et publie sa sélection de cadeaux pour les fêtes, un moment unique où le meilleur paru dans l'année écoulée, et le publié spécialement pour la fin de l'année, sont analysés, décortiqués par nos rédacteurs : il s'agit souvent des titres couronnés pendant l'année par un CLIC de classiquenews : la marque de l'excellence. Les célébrations ont aussi leur importance et pour 2015, bien sûr les anniversaires Scriabine et surtout Sibelius pèsent dans le palmarès final, proposant pour l'occasion des opportunités à saisir (voyez les sublimes coffrets Sibelius ci après par des interprètes engagés dont on mesure toujours et encore la veine miraculeuse… Qu'offrir pour les fêtes, sans se tromper ? Voici la sélection cd, dvd, livres établie par la Rédaction de CLASSIQUENEWS.COM ….

Jusqu'au 13 décembre 2015, découvrez ici l'ensemble des cd et coffrets, dvd et livres à offrir pour Noël : 10 cd, 10 coffrets, 10 dvd et 10 livres … Retrouvez ici notre home dédiée cd, dvd, livres (pour ne rien manquer de l'actualité de la musique classique tout au long de l'année).



Préambule. Vertus des clés d'entrée… vous voulez réussir votre accès au classique, nébuleuse déroutante par sa diversité. Deutsche Grammophon joue la carte de l'accessibilité décomplexée avec 2 offres / titres pour nous incontournables : la Playlist uniquement digitale « **classique mais pas has been**« , et surtout **l'exceptionnel coffret miraculeux de 111 cd, réunissant les 2 écrins intitulés The Collector's Edition 1 et 2** (discothèque de base idéale pour tous les mélomanes, néophytes et connaisseurs)…

Nos 10 coffrets de Noël



CD, coffret événement, compte rendu critique. The collector's edition 1 et 2 (Deutsche Grammophon). Pour Noël 2015, Deutsche Grammophon publie une somme incontournable, en rééditant le fleuron de ses archives, célébrant 111 personnalités parmi les interprètes qui ont fait son catalogue depuis les origines : le livret du cycle 1 (rouge) présente l'historique d el saga DG depuis 1899 jusqu'en 2009 (11ème décennie de politique artistique et de réalisation discographique). Le méga coffret des 111 ans de Deutsche Grammophon est de fait une boîte miraculeuse. En 2009, Deutsche Grammophon célébrait son 111 ème anniversaire en publiant une première Edition Collector ("111, The Collector's edition 1″ en rouge) en 55 cd, suivie en 2010 d'un deuxième volume ("111, The Collector's edition 2″ en jaune) comptant 56 cd. Le clin d'œil n'a pas échappé au mélomane averti : le nombre de disques des deux coffrets réunis s'élève à… 111. Il fallait donc pour achever l'édition les réunir en un seul. Depuis leur publication de 2009 et 2010, les 2 éditions limitées sont épuisées … mais Deutsche Grammophon réédite pour NOEL 2015, les deux cycles en un seul coffret (événement). LIRE notre critique complète du coffret **The collector's edition 1 et 2 (Deutsche Grammophon)**



Coffret Stravinsky : complete edition (30 cd Deutsche Grammophon). Simultanément aux autres coffrets événement dédiés à **Martha Argerich** (the complete recordings on Deutsche Grammophon) et **Sibelius** à l'occasion du 150 ème anniversaire du compositeur finnois, DG nous gratifie en octobre 2015 d'un troisième somptueux coffret, celui là consacré à **Igor Stravinsky**, regroupant l'essentiel de ses bandes prestigieuses globalement très convaincantes pour une intégrale Stravinsky qui fera date. La boîte est d'autant plus miraculeuse et appréciée qu'elle ne correspond en vérité à aucune célébration particulière… C'est de l'aveu du responsable éditorial, l'aboutissement d'un travail de recherche de plusieurs années, Roger Wright, conscient dès les années 1990, quand il collaborait activement à l'enrichissement du catalogue de la major, de la richesse exceptionnelle du fonds Stravinsky chez DG. L'idée d'une intégrale discographique a donc très rapidement germé : elle se concrétise aujourd'hui, permise grâce à un jeu d'enregistrements réalisés en divers lieux, à différentes périodes… afin de constituer à terme, une intégrale digne de son intention première. LIRE notre critique complète du coffret Stravinsky complete Edition

CD, coffret événement. Coffret Stravinsky. The complete Columbia Album collection. Sony classical édite pour les fêtes de fin d'année 2015, un somptueux coffret regroupant tous les enregistrements que le compositeur russe Igor Stravinsky réalisa pour la Columbia de 1940 à 1967 soit 56 cd (+ 1 dvd) composant une somme essentielle pour qui apprécie son œuvre et souhaite mieux comprendre son esthétique, en s'immergeant dans le geste du compositeur devenu chef et interprète de ses propres oeuvres. Le coffret rassemble ainsi

les prises mono réalisées dans les années 1940 et 1950, puis celles en stéréo à partir des années 1960. Les oeuvres sont dirigées par Stravinsky lui-même ou son assistant Robert Craft, en présence du Maître. Certaines concernent des réalisations inédites d'autres remastérisées (24 bit / 96 kHz). 1 dvd complète le formidable legs discographique, évoquant les partitions de Stravinksy destiné au cinéma à Hollywood dans les années 1940. Le livret notice comprend en outre, la présentation des partition sainsi exhumées et revalorisées, ainsi qu'un article récent du musicologue américain, spécialiste de l'oeuvre stravinskienne : Richard Taruskin (« Je suis un chef d'oeuvre », Stravinsky en studio, traduction en français). Plusieurs thématiques passionnantes y sont abordées dont les commentaires duc compositeur chef sur l'interprétation de ses œuvres : que défendre exécution ou interprétation ? Une recherche iconographique spécifique apporte un autre argument visuel rappelant aussi la collaboration de Cocteau et d'Alex Steinweiss pour les couvertures originales des enregistrements… **LIRE notre présentation complète du coffret Stravinksy : The complete Columbia collection (56 cd + 1 dvd)**



CD, coffret. Compte rendu critique : Elisabeth Schwarzkopf : The complete recitals 1952-1974. 31 cd Warner classics. Timbre affûté comme un diamant, sens inouï de la nuance vocale qui en fait une immense diseuse chez Schubert, Schumann, Wolf, la soprano polonaise née en 1915 qui demanda sa carte du parti nazi, **Elisabeth Schwarzkopf** (1915-2006) décolle véritablement au lendemain de la guerre après son procès en dénazification soit à l'automne 1946. C'est alors que la mozartienne (divine Elvira dans Don Giovanni en 1947 à Vienne) fait une trentenaire aux aigus rayonnants, à la diction précise et fluide, d'une

sophistication ultime, ciselée comme un instrument à vent. Le coffret édité par **Warner classics** et qui regroupe tous ces récitals avec piano et orchestre, qui comprend aussi sur un seul disque, plusieurs extraits d'un même opéra (dont Troilus and Cressida de Walton sous la direction du compositeur en mai 1955), affirme à travers ces 31 cd, une distinction royale, artificielle et hautaine pour ses détracteurs ; millimétrée, subtile, idéale pour ses admirateurs. Voici "La Schwarzkopf" dans ses récitals intimistes ou orchestraux, de 1952 à 1974, soit jusqu'à presque 60 ans, preuve que l'intelligence de l'interprète a su affirmer en plus de la qualité de la voix, par une gestion de carrière et des prises de rôles réfléchies, une longévité légendaire. **LIRE notre critique complète du coffret Elisabeth Schwarzkopf The complete récitals 1952-1974**



CD, compte rendu critique : coffret Sibelius edition (14 cd Deutsche Grammophon). Le 8 décembre 2015 marque les 150 ans de la naissance du plus grand compositeur finlandais post romantique **Jean Sibelius (1865-1957)**. C'est aussi après Malher, l'artisan de la plus stimulante épopée symphonique du XXème siècle, aux côtés des Français Debussy et Ravel. Auteur d'un catalogue resserré porté par une exigence formelle de plus en plus radicale, le symphoniste fait évoluer le langage musical à l'époque de Mahler et après lui : Deutsche Grammophon édite en un coffret événement, l'héritage musical détenu dans ses archives sonore. Une somme incontournable qui souligne l'accomplissement de l'écriture orchestrale pure (7 Symphonies par Bernstein, Okko Kamu et surtout Karajan qui dirige ici les Symphonies 4,5,6 et 7). C'est aussi l'occasion de mesurer l'ampleur poétique de son cycle pour orchestre, choeur et solistes (soprano et baryton) : Kullervo opus 7 (version originale par Jorma Panula, Turku Philharmonic orch), tous les poèmes symphoniques (En saga, Rakastava, Finlandia, l'excellente Chevauchée nocturne et aurore opus 55…), évidement le Concerto pour violon par Anne Sophie Mutter et André Prévin, sans omettre les subtiles mélodies pour basse et bartyon (solistes : Kim Borg et Tom Krause) ; le coffret comprend également la musique de chambre (Quatuor Voix intimes / Voces intime opus 56 (Emerson Quartet) et bien sûr les musiques de scène dont la Suite Christian II par Neeme Järvi (Gothenburg Symphony Orch), Pelléas et Mélisande opus 46 par Horst Stein et l'Orchestre de la Suisse romande ; les Scènes historiques I et II (opus 25 et 66), Scaramouche et Le Cygne blanc opus 54, surtout les deux Suites de La Tempête (Jussi Jalas, Hungarian State Symphony Orch). Un festival orchestral varié et affûté au service d'un maître de l'écriture symphonique dans la première moitié du XXème siècle. Les amateurs seront comblés, les curieux non encore convaincus, très intéressés et mis en appétit. Coffret « Sibelius édition » , 14 cd Deutsche Grammophon. LIRE notre compte rendu critique complet du coffret SIBELIUS édition par Deutsche Grammophon



CD, coffret événement, compte rendu critique. Seiji Ozawa : The complete Warner recordings, 25 cd). Mère chrétienne, père bouddhiste, Seiji Ozawa est la synthèse Orient Occident, né le 1er septembre 1935 en Chine (province du Mandchoukuo, la Mandchourie alors occupée par les japonais), c'est l'enfant de métissages et de cultures subtilement associées dont la force et l'acuité, la sensibilité et l'énergie ont façonné une trajectoire singulière, l'une des plus passionnantes à l'écoute de son héritage musicale parmi les chefs d'orchestre du XXème siècle. Il partage avec le regretté Frans Bruggen, la même tension féline au pupitre, soucieuse de précision et de souplesse. une leçon de communication et de maintien, pour tous les nouveaux princes de la baguette, rien qu'à les regarder. LIRE notre compte rendu critique complet du coffret Seiji OZAWA, the complete recordings



CD. Coffret événement. Sibelius : the Symphonies, remastered edition (Leonard Bernstein, 1960-1966, 7 cd Sony classical. Leonard Bernstein, – comme c'est le cas de Mahler, est le premier chef à s'intéresser spécifiquement aux Symphonies de Sibelius : voici réédité en version remastérisée, le cycle des 7 Symphonies du compositeur finnois, première intégrale enregistrée au disque par le maestro quadragénaire (Bernstein est né en 1918). Depuis Anthony Collins dans les années 1950, et surtout Serge Koussevitsky pionnier et créateur pour Sibelius, il n'existait pas de cycles symphoniques dédiés aux Symphonies de Sibelius, en particulier de corpus spécifiquement enregistré. L'épopée visionnaire et fondatrice de Leonard Bernstein pour

l'intégrale des Symphonies de Sibelius, en complicité avec le Philharmonic de New York, remonte à mars 1960 (7ème) et jusqu'à mai 1967 (6ème). C'est la première intégrale de l'histoire du disque. LIRE notre compte rendu critique complet du coffret Sibelius par Bernstein chez Sony classical



CD, COFFRET Compte rendu critique. Maria Callas : The complete studio recitals 14 cd Warner classics. CLIC de CLASSIQUENEWS de décembre 2015. Voici en 11 cd, un cycle de tubes et de raretés, ceux de la super diva par excellence, qui se révèle bel cantiste et verdienne, coloratoura et française d'une distinction d'une justesse de style et d'une noblesse d'intonation, irrésistibles. La sélection s'achève en 1969 (sessions sous la baguette de **Nicola Rescigno**). Une leçon d'engagement inégalé qui ose, parfois se trompe mais toujours émeut par l'intensité de l'intention. Maria Callas est une diva qui se brûla les ailes… mais avant que la torche se consume, combien de rôles et d'incarnations brûlés, hallucinants. Le timbre brillant et félin, au legato infini, au souffle illimité, aux couleurs diverses et précises fait miracle dans ce florilège d'airs caractérisés, accompagnés par l'orchestre et toujours, l'intériorité tragique fait la valeur de l'actrice aux côtés de la cantatrice (ainsi sa Lady Macbeth dans l'air de somnambulisme (Una Macchia… de l'acte IV, avec le même Rescigno en 1958, reprise en 1960 avec Antonio Tonini à Londres…). LIRE notre compte rendu complet du coffret **Maria Callas : The complete studio recitals 14 cd Warner classics**

Nos 10 cd de Noël

CD, compte rendu critique. Chopin : Concertos n°1 et 2. Elizabeth Sombart, piano (1 cd, 1 dvd – Fondation Résonnance, Londres, mai 2014). A Londres dans les studios Abbey Road, la pianiste Elizabeth Sombart (sur un Grand

Fazioli, 278) délivre un témoignage bouleversant dans deux œuvres emblématiques de son compositeur fétiche, Frédéric Chopin. Même si le Concerto pour piano n°1 est plus connu, notre préférence va au Second, pourtant composé avant le premier (1830). C'est que le jeu et le style intérieur, à la fois profond, impliqué mais d'une sobriété essentielle, en particulier dans le mouvement central (Larghetto) s'affirme par un sens de la respiration, de l'écoute intérieure que sa complicité avec l'orchestre et le chef porte jusqu'à incandescence et dans une subtilité irrésistible. Même la valse et la mazurka du dernier mouvement sont énoncées et ciselées avec cette caresse détaillée, ce détachement infiniment allusif qui éblouissent littéralement. **LIRE notre compte rendu complet Concertos pour piano de Chopin par Elizabeth Sombart**



CD, compte rendu critique. Dorothea Röschmann : Mozart Arias (1 cd Sony classical). Le timbre mûr, éloquent, charnel et aussi trèsinvesti de la soprano allemande Dorothea Röschmann (née en Allemagne, à Flensbourg en juin 1967) nous touche infiniment : depuis sa coopération avec René Jacobs dans des réalisations qui demeurent éblouissantes (Alessandro Scarlatti: Il Primo Omicidio, entre autres – pilier de toute discographie pour les amoureux d'oratorios et d'opéras baroques du XVIIè), la chanteuse sait colorer, phraser, nuancer et surtout articuler le texte comme peu, avec une intelligence de la situation qui éclaire son sens de la prosodie. Un chant intérieur, souvent embrasé qui la conduit naturellement aux emplois lyriques évidemment mozartiens. **LIRE notre compte rendu Mozart arias avec Dorothea Röschmann**

CD, compte rendu critique. Cavalli : L'amore innamorato. Christina Pluhar, L'Arpeggiata (1 cd, 1dvd Erato, décembre 2014). D'emblée, disons-le net : voici assurément l'un des meilleurs enregistrements de **L'Arpeggiata**, ensemble

d'instruments anciens fondé en 2000 par la théorbiste **Christina Pluhar**. Les fondamentaux du collectif musicien : articulation sensuelle et voluptueuse, verbe incarné, parure instrumentale généreuse… servent ici le compositeur le plus inventif de son temps à Venise et en Europe, après l'essor de Monteverdi (son maître dans la lagune). L'Arpeggiata, 15 ans en novembre 2015, sujet d'un festival événement salle Gaveau à Paris, les 14 et 15 novembre 2015, affirme une cohérence de son, une plénitude interprétative qui fait particulier sens à l'endroit de Cavalli, roi de l'opéra vénitien au XVIIè. Le choix des airs réalisé par Christina Pluhar prend en compte la diversité enchanteresse du génie cavallien. Ce sont mille et une nuances émotionnelles entre abandon, langueur, extase et dolorisme voluptueux, qui s'accomplissent ici, en une surabondance de rythmes, portés, pour chaque séquence, par un instrumentarium des plus raffinés, … **LIRE notre compte rendu complet du cd L'Amore innamorato de Francesco Cavalli par L'Arpeggiata**

CHOPIN TRANSCENDANT. Seong Jin Cho peut être un coréen comblé. L'asiatique dévoile chez Frédéric Chopin, une sensibilité idéale pour l'univers si exigeant du Romantique. Le 17ème lauréat du Grand Prix du Concours Chopin deVarsovie mérite amplement la distinction qui honore son jeune talent. Né en mai 1994 soit à 21 ans, le nouveau lauréat du Concours Chopin de Varsovie successeur à cette distinction de Arguerich, Zimerman, et plus récemment Wolf ou Trifonov



dévoile un tempérament hors normes une profondeur et une gravité hallucinante qui révèle chez Chopin aux côtés de sa digitalité extravagante et saisissante, cette amertume implacable, ce gouffre tragique irrésistible et indicible qui aux côtés des percées explicitement rêveuses et de fait crépusculaires, c'est c'est à dire belliniennes, déconcertent tout autant par une ampleur de vue, une conscience du fatum d'une puissance et d'une carrure inédite qui souvent est gommée chez nombre de ses compétiteurs. Son Chopin a non seulement de la pure magie virtuose d'un toucher d'une finesse extrême mais il sait construire et bâtir des paysages d'une âpre et furieuse mélancolie. **CD. Seong Jin Cho, piano. Chopin : 24 préludes, Nocturne opus 48** (1 cd Deutsche Grammophon, octobre 2015)



CD, coffret. Compte rendu critique. Sibelius great performances : Collins, Gibson, Rosbaud, Beinoum, Tuxen, Monteux… (11 cd). D'emblée l'affiche promet le meilleur en effet : complément au récent coffret Warner regroupant les versions historiques propres aux années 1930 (Sibelius : Historical recordings : 1928 – 1945 7 cd, CLIC de classiquenews lui aussi) et déjà en majorité britanniques (preuve d'un engouement phénoménal pour Sibelius chez nos confrères anglo-saxons dès avant la seconde guerre mondiale), voici la preuve que la faveur anglaise pour le Finnois après la guerre ne s'est pas démentie, et comme le prouvent ces archives Decca, dans les années 1950, a même gagné une flamme exceptionnelle : les Symphonies par Anthony Collins (auteur d'une intégrale londonienne entre 1952 et 1956, ou le Concerto pour violon par l'excellent, ardent,

voire incandescent et super élégant soliste Ruggiero Ricci (1958) restent des accomplissements légendaires. Comme la fièvre millimétrée d'une irrésistible élégance (Monteux), d'un dramatisme détaillé (Gibson), des autres sibéliens qui sur le métier symphonique élaboré par un génie de l'écriture orchestrale, font preuve d'une égale implication sidérante. Aux côtés du LSO, le Concertgebouw d'Amsterdam (Beinoum) et le Berliner Philharmoniker (Rosbaud) affirment eux aussi un engagement suprême au service de partitions captivantes il faut bien le reconnaître. Aucun doute, mises en perspective, tant de lectures aussi passionnantes, confirment bien, aux côtés de la richesse diverse des interprétations, l'indiscutable génie de Sébelius, le plus grand symphoniste du XXè après Ravel, Mahler, Strauss.





CD, compte rendu critique. Véronique Gens : Néère, mélodies de Hahn, Duparc, Chausson (1 cd Alpha, 2015). Maturité rayonnante de la diseuse. Le timbre s'est voilé, les aigus sont moins brillants, la voix s'est installée dans un medium de fait plus large… autant de signes d'un chant mature qui cependant peut s'appuyer sur un style toujours mesuré et nuancé, cherchant la couleur exacte du verbe. Prophétesse d'une émission confidentielle, au service de superbes poèmes signés Leconte de Lisle, Goethe, Gautier, Louise Ackermann, Viau, Verlaine, Maurice Bouchor, Baudelaire et Banville…, **Véronique Gens** captive indiscutablement en diseuse endeuillée, sombre et grave, d'une noblesse murmurée et digne. **LIRE notre compte rendu complet album Néère : Hahn, Chausson, Duparc par Véronique Gens**



Cd, compte rendu critique. Saint-Saëns : Concertos pour piano n°2 et n°5. Louis Schwizgebel, piano (1 cd Aparté, 2015). Voilà une nouvelle réalisation discographique qui confirme le talent du jeune pianiste eurasien sino-suisse **Louis Schwizgebel**, claviériste vedette de l'écurie Aparté. Évidemment le fleuron de ce programme reste la prise la plus récente (avril 2015) du Concerto l'Égyptien n°5 en fa majeur d'une prodigieuse séduction mélodique qui berce littéralement l'entente amoureuse piano /orcheste – union complice qui est loin de s'affirmer dans le Concerto précédent n°2 où la virtuosité hallucinante du soliste fait souvent cavalier seul

auprès d'un orchestre fracassant et péremptoire. **Dans le n°5**, a contrario la tonicité enivrée soliste, chef, instrumentistes éblouit littéralement dans ce Concerto, l'un des meilleurs de Saint-Saëns … **LIRE notre critique complète du cd Saint-Saëns par Louis Schwizgebel**



CD, compte rendu critique. Francesco Cavalli : Heroines of the venetian baroque : Héroïnes du Baroque vénitien (2 cd Ricercar). Le propre de toute somme interprétative qui compte, est de déplacer, voire repousser encore et encore les lignes… Porteur et presque investi par l'exigence des premiers baroqueux (dont un disciple comme lui argentin, – et son premier maître-, : Gabriel Garrido), **Leonardo Garcia Alarcon** investit de nouvelles constellations : Garrido avait déployé une sensibilité remarquable chez Monteverdi (dont un passionannt *Orfeo*), Alarcon, son héritier spirituel, n'hésite pas ici à provoquer : estimant l'héritage montéverdien comme un sommet "*maniériste*" préludant au style qui l'intéresse ici, le maestro dévoile la richesse poétique de la lyre cavallienne, son récitatif plastique et sensuell d'un relief particulier, ses airs et ariosos inféodés au seul rythme du verbe dont ils articulent le sens et l'impact émotionnel : ainsi surgit " **Cavalli le classique** "… **LIRE notre compte rendu critique du cd Cavalli par Leonardo Garcia Alarcon**



CD, compte rendu critique. Jonas Kaufmann. Nessun dorma : The Puccini album (1 cd Sony classical, 2014). Outre la promesse et l'élan irrésistibles portés par une voix unique au monde aujourd'hui, Jonas Kaufmann nous montre quel puccinnien il est (après ses Verdi, Wagner, Schubert, et son récent programme de chansons berlinoises des années 1920 : "Du bist die Welt für mich…") : dans ce nouveau récital romain de septembre 2014, sa force expressive et sa subtilité émotionnelle fusionnent ici et font le miracle de son Nessun dorma et aussi, surtout, de son Dick Johnson, rôle souvent caricatural à la scène (comme l'est le baron Ochs, cousin pourtant profond de la Maréchale, dans le Chevalier à la rose de Strauss, sublime contemporain de Puccinien). **LIRE notre compte rendu complet de l'album Nessun dorma par Jonas Kaufmann**

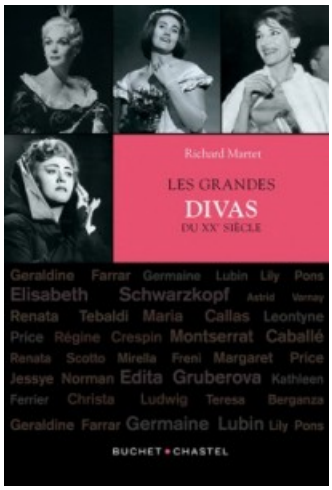
Nos 6 livres de Noël



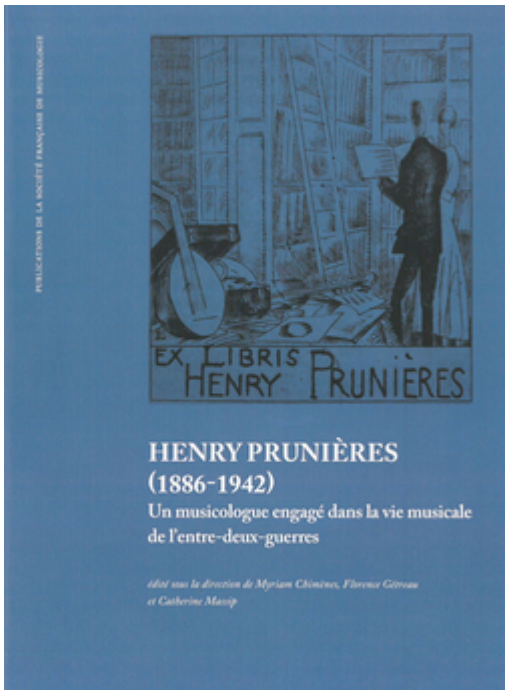
Livres, compte rendu critique. Philippe Hersant, portrait d'un compositeur. Entretiens avec Jean-Louis Tallon (Éditions Cécile Defaut). C'est toujours un immense apport lorsqu'un compositeur de notre temps, de surcroît l'un des plus passionnants, se prête au dialogue, au jeu des entretiens (ici réalisés en juin 2014) ; dévoilant au fil des questions des facettes jusqu'alors imprécises, comme voilées, par l'absence de textes ou d'écrits réellement pertinents sur son œuvre. Le lecteur prend donc bénéfice de la confession, l'auteur se livrant par ses propres mots, sans le masque des convenances ou le truchement des médiateurs, à un exercice qui au fond recherche l'entente et la compréhension dans le partage, autour ou en immersion dans ses partitions. De tous les compositeurs "tonaux", depuis la disparition des Greif et Lorentz (dont il se dit proche et admirateur), **Philippe Hersant (né à Rome en 1948)** reprécise donc ce que nous savions déjà : sa finesse pudique, son goût pour l'allusion et l'ambivalence voire l'interrogation énigmatique et mystérieuse (en particulier pour ses conclusions musicales), un net intérêt pour la peinture (révélant des lectures régulières des historiens de l'art, une complicité aussi avec son frère, grand spécialiste de la Renaissance…), son goût de l'allemand, langue inspirante quand elle est articulée par les grands poètes romantiques que sont Goethe ou Heine ; L'homme se dévoile en filigrane, entre les lignes d'une simplicité qui touche, malgré une timidité qu'il a su contrôler, n'hésitant jamais au plaisir de la rencontre avec le public quand il s'agit d'expliquer ses oeuvres ou de présenter telle ou telle pièce.



Livres, compte rendu critique. Changer des vies par la pratique de l'orchestre, Gustavo Dudamel et l'histoire d'El Sistema par Tricia Tunstall. Traduction de Cécile Roure (Éditions Symétrie). Symétrie édite la traduction française du texte américain « *Changing lives* » de **Tricia Tunstall** (publié en 2012 par W. W. Norton, New York). A l'automne 2015, **Cécile Roure** en assure non seulement une traduction engagée et personnellement investie, mais aussi toutes les notes de bas de page, un texte d'introduction relevant d'un témoignage admiratif et sincère (*Prélude : Gustavo et moi)*et aussi surtout, lumineuse démonstration d'un modèle musical et social qui s'exporte jusque dans l'ancien monde, une Postface (“*des orchestre de jeunes en France*”), qui dessine de formidables perspectives précisant la fonction salvatrice de la musique classique sur la scène sociétale européenne. Ce dernier texte, totalement rédigé par la traductrice, s'avère en fait, aussi intéressant que le texte initial américain écrit en 2012 car il dresse en 2015, un premier bilan des initiatives en France, associant pratique de la musique orchestrale et éducation des jeunes en difficulté. Il revient aux particuliers ou musiciens de la société civile de relever le défi d'un vivre ensemble désormais possible grâce à la pratique d'un instrument au sein d'un orchestre : expérience salutaire dans bien des cas, qui refonde l'estime de soi et la confiance des jeunes, leur apprend l'exercice concret du vivre ensemble, impliqués dans un projet collectif où chacun ayant sa place, participe concrètement à la société humaine ainsi organisée.

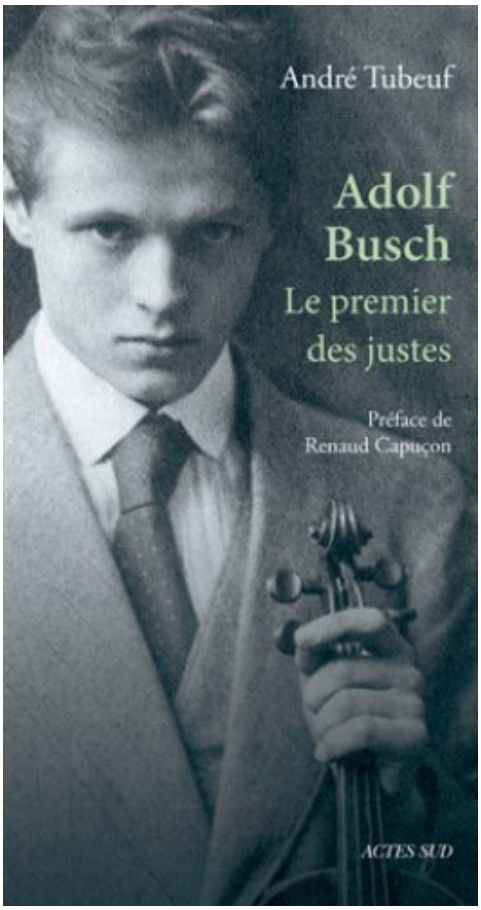


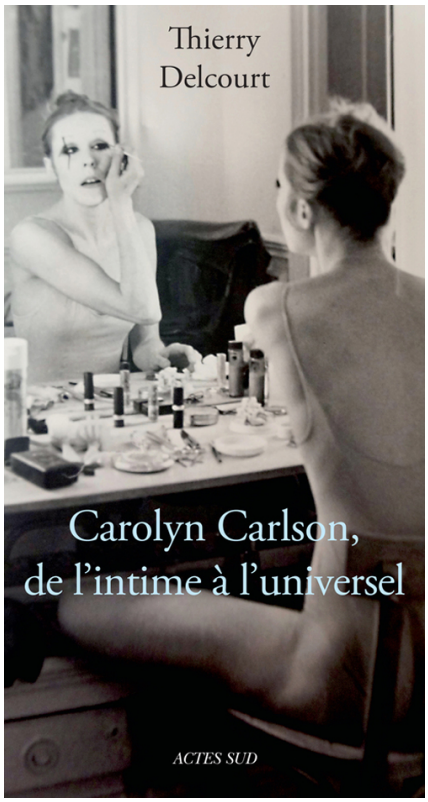
Livres. Compte rendu critique. Les grandes divas du XXème siècle. Par Richard Martet. Éditions Buchet Chastel. Voix de femmes. Sopranos, mezzos, contraltos… voici 50 portraits de cantatrices parmi les plus mémorables et pour certaines (voire une grande majorité) légendaires, nées avant 1946 qui ont marqué par leur chant, leur style, la justesse des rôles incarnées, l'histoire si passionnante de l'opéra au XXème siècle. Evidemment l'apport (complémentaire) du cd (jusqu'à 7 h de musique) regroupant les airs célèbres des plus séduisantes apporte le témoignage sonore à l'évocation écrite, souvent précise, documentée, qui rétablit nombre de contre vérités.s les plus anciennes, telles Géraldine Farrar (née en 1882) à celles plus récentes, comme Edita Gruberova (née en 1946, la borne chronologique), sont évoquées avec un sens poussé du détail. Chacune idéalement restituée par ses choix précis de répertoire, sa tessiture de début de début et de fin de carrière, ses extravagances aussi… En intitulant son nouveau dictionnaire : "les grandes divas du XXème siècle", l'auteur Richard Martet (actuel rédacteur en chef du mensuel Opéra magazine) inscrit aussi chaque personnalité dans son époque et vis à vis de ses admirateurs comme de ses "rivales", éclaircissant certaines rivalités abusivement entretenues par public, critiques et medias, telles les frictions orchestrées entre Maria Jeritza et Lotte Lehmann, Elisabeth Schwarzkopf et Lisa della Casa, Renata Tebaldi et Maria Callas, …



Livres. Compte rendu critique. Henry Prunières (1886-1942), un musicologue engagé dans la vie musicale de l'entre-deux-guerres (Société française de musicologie). Dans la première moitié du XXème siècle, **Henry Prunières (1886-1942)**incarne un goût sûr et une culture ouverte dont la curiosité le conduit à poser les jalons d'une nouvelle musicologie à la française. Quand La Laurencie fonde en 1917, la Société française de musicologie, Prunières inspiré par Romain Rolland, soucieux de défendre une érudition accessible et généreuse, fonde de son côté la fameuse Revue Musicale en 1920 (avec le concours de son mécène Henry Le Bœuf) dont l'objectif est lié à ses propres affinités comme à sa démarche scientifique : développer la recherche musicale tout en la rendant facilement accessible par le grand public. A travers les divers chapitres de cette somme incontournable sur la sensibilité d'un homme que l'on peut considérer comme le fondateur de la musicologie moderne, se dessine une pensée unique par sa finesse et sa culture, un regard droit et distancié qui s'appuyant sur d'indéfectibles amitiés ("le mentor, l'ami" Rolland ; Ravel, Dukas, De Falla…) a fait fi des querelles intestines du petit milieu des chercheurs.

Livres, compte rendu critique. André Tubeuf : Adolf Busch. Le premier des Justes (Éditions Actes Sud). On connaissait déjà l'exemplaire biographie très documentée et finement contextualisée, signée **Tully Potter (Adolf Busch, the Life of an Honest Musician**, saga originellement en anglais, éditée en plusieurs volumes en 2010). Tubeuf reprend à son compte l'image angélique et vertueuse du maître de Yehudi Menuhin, Adolf Busch, frère cadet du fameux chef d'orchestre, lui-même divin mozartien. L'essai qui en découle souligne le profil moral et inflexible du musicien qui sut résister au nazisme. C'est un « juste » qui mérite bien ce texte hommage qui ressuscite une figure exemplaire à l'heure où tant d'artistes se mettent à l'écart de tout engagement politique et militant. Hitler et Goebels tentèrent comme ils le firent des personnalités germaniques de l'époque, de séduire le divin instrumentiste et d'en faire un ambassadeur de la propagande du Reich : de fait, Busch aux yeux azuréens, avait cette blondeur aryenne très séduisante pour les dignitaires nazis. Peine perdue car Adolf était un antinazi déterminé : dès 1933, il choisit l'exil pour ne jamais revenir sur sa terre natale tant que les barbares seraient en place. Il rejoint Bâle d'abord puis les Etats Unis en 1939, dans le Vermont où il mourra en 1951. Ni clandestin, ni complaisant, Busch choisit sans réserve de ne jamais transiger avec le pouvoir nazi quand d'autres plus ambivalents, allemands de souche, ont préféré demeurer en Allemagne, convaincus qu'en place ou en poste, ils pouvaient « résister » de l'intérieur (Furtwängler, Richard Strauss…).





LIVRES. Compte rendu critique. Carolyn Carlson, de l'intime à l'universel par Thierry Delcourt. Actes Sud, Beaux-Arts, Hors collection. Parution : Septembre, 2015 . Thierry Delcourt, psychiatre et psychanalyste, écrit un essai biographique consacré à « sa » chorégraphe fétiche : danseuse, calligraphe, poète et pédagogue Carolyn Carlson. Le texte révèle comme un témoignage affûté et argumenté les registres et moyens utilisés par la muse et la visionnaire Carlson pour exprimer et transmettre son univers créatif. Orfèvre de l'instant, régénérant son approche des formes chorégraphiques et scéniques depuis 50 années, Carolyn Carlson est ainsi exposée, expliquée, admirée sur le ton de la curiosité et de l'analyse volontairement objective. La construction de l'ouvrage respecte une lecture chronologique de l'héritage de la danseuse chorégraphe très inspirée par le bouddhisme (le présent rien que le présent). En apôtre d'une « poésie visuelle », la créatrice se dévoile à demi mots par le truchement des éléments biographiques transmis au témoin biographe, éléments de son existence et de ce qui l'inspire, notamment les références à ses artistes favoris, peintres, poètes, et philosophes. Un questionnement original et bien trempé certes qui cependant a pu convaincre qu'il savait se tempérer et collaborer avec un peintre tel Olivier Debré pour le sublime Signes de 1997… rare accomplissement visuel entre peinture et chorégraphie.

DVD, compte rendu, critique. Joseph Bodin de Boismortier : Don Quichotte chez la duchesse (Santon, Niquet, 2015. 1 dvd Alpha)



DVD, compte rendu, critique. Joseph Bodin de Boismortier : Don Quichotte chez la duchesse (Santon, Niquet, 2015. 1 dvd Alpha). Les comiques composant duo, avec une truculence bon enfant désormais populaires, Charlie et Dino, entendez Mr et Mme Benizio reprennent ici du galon et s'encanaillent brut chez le baroque emperruqué XVIIIè, Boismortier, digne contemporain de Rameau. On leur doit déjà d'avoir sévi pour King Arthur (2008) et La Belle Hélène (2012), leur dernier avatar s'appelle ici Don Quichotte. Créé à l'Opéra-Théâtre de Metz (janvier 2015), le spectacle répète tout un système déjà observé dans les réalisations antérieures. Grotesque et burlesque, gags et incidents faussement imprévus (dont la Duchesse hystérique suspendue au dessus de la scène) revisitent ainsi une partition emblématique du Concert Spirituel et de son fondateur et chef volontiers provocateur (mais pas toujours très fin), … Hervé Niquet : le chef dirige son collectif prêt à le suivre dans le comique gentillet, avec lequel au début de l'aventure musicale, il avait déjà abordé cette partition éclectique

depuis 1988 : c'est donc la reprise d'un ouvrage emblématique des interprètes ici réunis qui à Versailles, sous les ors de la sublime salle de l'opéra Gabriel, pur style Louis XV, vivent comme une manière de …. consécration.

Lorrain de naissance, Joseph Bodin de Boismortier (1689-1755) sait pénétrer les salons de l'élite parisienne (grâce à une solide réputation de faiseur de Sonates raffinées (plusieurs livres de Sonates pour flûtes et cantates, éditées et prisées à Paris) ; il sait aussi imposer un tempérament taillé pour le drame et la comédie comme chef d'orchestre aux Foires Saint-Laurent (citée dans le spectacle à Versailles) et Saint-Germain, dans ses trois opéras-ballets : Les voyages de l'Amour (1736), Daphnis et Chloé (1747) et donc ce Don Quichotte chez la Duchesse (créé à l'Opéra-Comique en février 1743, soit à une époque où Rameau ne tarde pas à être reconnu comme le compositeur le plus important de son temps, et donc nommé compositeur officiel de la Cour de Louis XV… en 1745). Le livret signé du génial Charles-Simon Favart, auteur du sublime Arlequin-Dardanus de 1740 ou La Querelle des Théâtres, ou la Veuve d'Ephèse (VOIR notre clip vidéo), rassemble toutes les péripéties et les séquences d'une perle bouffone dans le pur esprit parisien de la Foire. A la façon des grandes enchanteresses et magiciennes amoureuses que l'Opéra met en scène, la Duchesse reçoit ici Quichotte, et souhaite le retenir en suscitant une série de tableaux illusoires propre à capter sa curiosité, saisir et capturer sa ridicule loyauté à Dulcinée… Hystérique, colérique, la Duchesse ne cesse de séduire le chevalier espagnole et voudrait l'épingler à son tableau de chasse. Mais face à l'imagination débordante et délirante de la séductrice, le chevalier illuminé, demeure fidèle à Dulcinée. Sa constance est saluée dans une conclusion où les petits esprits critiques célèbrent une telle constance.

Hervé Niquet depuis 1988, avait repris Don Quichotte en version scénique en 1996, avant la tournée 2014/2015 comptant plusieurs lieux comme ici à Versailles, dans l'écrin très

officiel de l'Opéra royal. Ce qui fonctionnait mieux chez Arthur, s'épuise dans ce Quichotte dont le grille de lecture répète les procédés déjà vus : décalages, gags hors musique et pitreries potaches (le chef chante même en attendant le train…. sifflet en bouche; puis joue la comédie en costume grandguignol : d'abord en Quichotte lui-même, refusant d'ailleurs au début de rendre la lance du chevalier, puis en toréador des faubourgs), exacerbation du comique (originellement parodique chez Boismortier). Ravi d'être surpris et parfois décontenancé, le public, s'encanaille, surpris et amusé de voir un maestro se parodier lui-même (qui prend prétexte du théâtre et du divertissement dans l'opéra pour offrir plusieurs parodies symphoniques, intermèdes divers et totalement délurés pour combler un vide dans le déroulement de la soirée). Est-ce que cela sert pour autant la lisibilité de la partition ? Pas vraiment. Mais le narcissisme des interprètes lui est exposé, valorisé, flatté (on sait jouer nous madame). Mais alros que l'entrain bas son plein, on aurait souhaité alors plus de délire dans l'opposition bon enfant et la concurrence complice à laquelle se livrent le chef en fosse et le Duc/Dino.
Pourtant la verve est bien présente (et se suffit à elle-même) dans une partition qui cisèle des mélodies prenantes, avec une précision et un raffinement que n'auraient pas renié les grands baroques français, dont Rameau ou Dauvergne. Précisément Boismortier connaît son Rameau : son sens dramatique, l'économie et l'intelligence dans l'enchaînement des épisodes : poétiques, satiriques, graveleux, héroïques et sentimentales… convainquent absolument. Le compositeur maîtrise sans réserve les enjeux du théâtre.

Hervé Nique en perte de poésie ressuscite le joyau de Boismortier

Gags et saillies potaches font-ils un spectacle complet ?



Osons dire que le geste du chef depuis 1988 et 1996 s'est …. caricaturé : nerveux, tranchant, vif pas toujours très articulé, parfois droit et martial; plutôt précipité et expéditif. Comme on aurait aimé plus de tendresse, de sensualité trouble, de douceur, de mystère. De poésie. Certes même si le sujet reste majoritairement comique, la musique et certains passages auraient gagné à être plus mélancoliques et introspectifs : comme par exemple, le solo de la Duchesse parodiant un air pastoral de Rameau (avec flûte obligée), assise sur sa balançoire, portée par un angélisme tendre et séducteur : pour se jouer de la naïveté (et de la loyauté) du Chevalier Quichotte, la duchesse aimerait tant le dégriser et le séduire pour qu'il soit enfin infidèle à sa Dulcinée, si souvent sollicitée… A trop vouloir nous démontrer la saveur facétieuse de l'ouvrage, le chef tend à en réduire la

perception, car Boismortier est aussi ambivalent que Rameau : comique et nostalgique. Favart a façonné un livret plein de péripéties dont les astuces visuelles et les épisodes dramatiques annoncent indiscutablement et Monty Pyhton et aussi la comédie musicale française (d'ailleurs, le choeur n'hésite pas à basculer l'un des divertissements dans une parodie à la Michel Legrand). Autre réussite incontestable la traversée sur un cheval de bois (à bascule) des deux héros (Quichotte et Pancha) qui yeux bandés éprouvent une série d'épisodes spectaculaires, musicalement finement caractérisés (tempête et chevauchée avant de vaincre un monstre, nain puis géant…).



Pourtant on remarque illico les beautés de cette partition méconnue, qui préfigure par son intelligence et son acuité dramatique, les meilleures perles de l'opéra comique à venir : ouverture dense, vitalité des contrastes poétiques d'un tableau à l'autre, chaconne finale… Parmi les joyaux de cette révélation, retenons l'air de conclusion de la Japonaise défendu par la soprano **Chantal Santon** dont la voix ample et agile, brillante et charnue, malgré son articulation encore perfectible convainc, séduit, saisit même par son brio délirant et nuancé. La soprano incarne une Duchesse déjantée, prête à tout pour déniaiser le preux mystique dont la fidélité à Dulcinée l'agace prodigieusement. Chantal Santon est le pilier de cette vision délirante et rien que comique. Hélas, l'autre protagoniste qui devait être un pilier lui aussi, François-Nicolas Geslot, déçoit continûment : faiblesse de sa présence scénique, voix à la ligne aléatoire aux aigus tendus et serrés, surtout style et intonation uniformes d'un bout à l'autre, son Quichotte pas assez humain, trop caricatural, est le maillon faible de la production. Visiblement la soirée de la captation n'était pas le soir du ténor.

Parmi les autres rôles : distinguons le Pancha très vocal et bien chantant de **Marc Labonnette** ; comme l'excellent Merlin de **Virgile Ancely** ; la paysanne de **Marie-Pierre Wattiez** (qui chantait le rôle déjà en 1996 : c'est elle que l'on fait passer pour Dulcinée pour fixer Quichotte à la Cour ducale. Son parler vrai et son dialecte de vraie maraîchère du village produisent le contraste idéal avec le monde héroïque hébété de Quichotte ; l'amante d'**Agathe Boudet** au charme bien trempé qui élève le niveau scénique souvent potache. Le berger séducteur et lascif du sopraniste **Charles Barbier**... En duc, le coréalisateur de la mise en scène Dino soi-même, dans un rôle parlé, affirme un naturel sûr et très rodé, une bête de scène, faussement benêt, possédant un vrai métier théâtral. Indiscutable.

Dans une mise en scène aux costumes généreux, et contrastes dramatiques favorisés, la production sait séduire le public, souvent de façon un rien racoleuse. L'inattendu né de la présence des comiques délirants dans un théâtre baroque raffiné, peut séduire. N'empêche on a déjà vu tout cela, et les ficelles de ce comique potache détourne l'attention du public des vraies attraits d'une partition savoureuse, plus raffinée et ambivalente qu'il n'y paraît. Malgré l'excellente Chantal Santon, notre appréciation est donc réservée.

DVD, compte rendu, critique. Joseph Bodin de Boismortier : Don Quichotte chez la duchesse.

Ballet comique en trois actes, livret de Charles-Simon Favart
Créé à l'Académie royale de musique, le 12 février 1743

Mise en scène : Corinne et GIlles Benizio
Décors : Daniel Bevan
Costumes : Anaïs Heureaux et Charlotte Winter
Lumières : Jacques Rouveyrollis
Chorégraphie : Philippe Lafeuille

Don Quichotte : François-Nicolas Geslot
Sancho Pança : Marc Labonnette

Altisidore / La Reine du Japon : Chantal Santon-Jeffery
Montésinos / Merlin / Le Traducteur: Virgile Ancely
La Paysanne : Marie-Pierre Wattiez
Une Amante / Une Suivante : Agathe Boudet
Un Amant : Charles Barbier

Le Concert Spirituel
Hervé Niquet, direction

Enregistrement réalisé à l'Opéra royal de Versailles en février 2015. 1 dvd Alpha.

CD, coffret événement. « 111, The collector's edition 1 et 2 » (111 cd). Deutsche Grammophon



CD, coffret événement, compte rendu critique. The collector's edition 1 et 2 (Deutsche Grammophon). Pour Noël 2015, Deutsche Grammophon publie une somme incontournable, en rééditant le fleuron de ses archives, célébrant 111 personnalités parmi les interprètes qui ont fait son catalogue depuis les origines : le livret du cycle 1 (rouge) présente l'historique d el saga DG depuis 1899 jusqu'en 2009 (11ème décennie de politique artistique et de réalisation discographique). Le méga coffret des 111 ans de Deutsche Grammophon est de fait une boîte

miraculeuse. En 2009, Deutsche Grammophon célébrait son 111 ème anniversaire en publiant une première Edition Collector (« 111, The Collector's edition 1 » en rouge) en 55 cd, suivie en 2010 d'un deuxième volume (« 111, The Collector's edition 2 » en jaune) comptant 56 cd. Le clin d'œil n'a pas échappé au mélomane averti : le nombre de disques des deux coffrets réunis s'élève à… 111. Il fallait donc pour achever l'édition les réunir en un seul. Depuis leur publication de 2009 et 2010, les 2 éditions limitées sont épuisées … mais Deutsche Grammophon réédite pour NOEL 2015, les deux cycles en un seul coffret (événement).

Le coffret 2015, The Collector's Editions en 111 cd, compose ainsi un best of de tout le très riche catalogue de la prestigieuse marque jaune, soit une discothèque à part entière, l'anthologie des grands artistes de Deutsche Grammophon, présentés ainsi alphabétiquement : chefs, chanteurs, solistes (pianistes, violonistes, guitaristes…), – de Claudio Abbado et Martha Argerich à Yuja Wang et Krystian Zimerman –, à travers un répertoire particulièrement élargi, faisant fi des époques et des formes musicales (musique sacrée, symphonies, concertos, musique de chambre, récital lyrique, opéras, oratorios… – de Monteverdi à Pärt.

Grands classiques, albums cultes, bestsellers… c'est une célébration de l'art de la musique et du génie de l'interprétation musicale – provenant de la maison de disques berlinoise qui a rendu tout cela possible.



Réparties en quatre mini boîtiers intérieurs (jaunes et rouges selon l'édition concernée) les 111 disques, édités avec leur visuels de couverture d'origine sont accompagnés de deux importants livrets de 140 pages chacun (jaune et rouge) où figurent tracklistings, articles de présentation, photos d'archives. Un véritable trésor pour le discophile, amateur et connaisseur soucieux de (re)découvrir des joyaux oubliés ; pour les curieux néophytes désireux de se constituer une première discothèque ouverte et incluant les champions de toutes les esthétiques et de tous les répertoires (par exemple au chapitre baroque figurent les acteurs majeurs qui ont participé à la formidable épopée de l'interprétation historiquement informée : Goebel, Gardiner, Pinnock, Minkowski (et son formidable album Rameau symphonique par exemple…), McCreesh (dont une excellent Grande Messe de Mozart avec ses Gabrieli Consort & Players (2005).

Les lyricophiles seront tout autant comblés, redécouvrant les indémodables : Carmen par Berganza et Abbado ; Cotrubas et Kleiber dans La Traviata…, le duo Villazon et Netrebko, les mezzos Kozena et Von Otter, sans omettre les barytons Terfel ou Quasthoff, ni la version opératique de West Side Story par Bernstein lui-même (1985)…

Florilège Deutsche Grammophon en 111 cd

Parmi les perles de ce corpus incontournable : Argerich et Abbado pour le Concerto pour piano de Ravel ; Boulez, cristallin, précis pour Petrouchka et le Sacre de Stravinsky ; Barenboim dans la Sonate Clair de Lune de Beethoven ; … et ainsi jusqu'à Krystian Zimerman (incroyable funambule inspiré dans les Concertos pour piano 1 et 2 de Liszt (avec Ozawa). Les anciens indémodables d'une sensibilité inouïe, souvent servis par une prise de son d'un relief saisissant malgré la date de réalisation, sont aussi bien présents, porteurs d'une éthique inspiratrice pour public et nouvelles générations de musiciens ; citons entre autres ceux qui nous touchent infiniment tels : un brahmsien oublié éblouissant, Victor De Sabata (n°4 avec le Berliner, 1939) ; L'immense Ferenc Fricsay, élégantissime, incandescent dans un programme réunissant les valses des Stauss, Johann I et II (1961, Orchestre symphonique de la Radio de Berlin) ; la 5ème de Beethoven par Carlos Kleiber (Wiener Philharmonic, 1975) ; superbe et si ciselée Symphonie n°6 « Pathétique » de Tchaikovsky par Jewgenij Mrawinski (Philharmonique de Leningrad, 1961) ; le violon solaire, diamantin aux phrasés étoilés de David Oistrakh (Concerto pour violon de Tchaikovsky (Staatskapelle de Dresde, Franz Konwitschny, 1954)… et notre diva éternellement angélique, la divine coloratoure Rita Streich (récital Mozart, Rossini, Verdi, 1954-1958).

Parmi la nouvelle génération de pianistes (aux côtés de lang Lang, Hélène Grimaud, et des aînés légendaires Gilels, Benedetti-Michelangeli, Horowitz, Richter, Pollini… : Alice Sara Ott (Etudes d'exécution transcendante de Liszt), Yuja wang (Chopin, Liszt, Ligeti), et bien sûr la fièvre rythmique du latino Gustavo Dudamel (Album Fiesta, coloré, nostalgique,

impétueux)… Eclectique, et aussi pointue, la sélection opérée ainsi par Deutsche Grammophon offre une somptueuse entrée dans le classique par des interprètes inoubliables, quelles que soient les époques, les styles. A chaque interprète, une leçon de sincérité et de vérité.

CD, coffret événement. « 111, The collector's edition 1 et 2 » (56cd et 55cd = 111 cd). Deutsche Grammophon. CLIC de CLASSIQUENEWS de décembre 2015.

Versailles : Gala Lully à la Galerie des Glaces



Versailles. Gala Lully, mercredi 2 décembre 2015, 21h. En 2015, année des célébrations de la mort de Louis XIV (tricentenaire de sa disparition survenue en 1715), l'idée d'un gala Lully s'est imposée. Lully incarne mieux que quiconque la musique de Versailles au XVIIè et de celle du Grand Siècle. Musicien du **Roi-Soleil**, Lully en

dirigeant opéras, divertissements, ballets, célébrations religieuses, pilote surtout la vie musicale à l'époque de Louis XIV. Jusqu'en 1770, sous le règne de Louis XV où s'impose le culte du Grand Siècle, la musique des opéras de Lully est encore jouée. Tendre, tragique, comique, Lully a inventé et fixé les règles de l'art classique français.

Gala Lully à la galerie des glaces de Versailles

Suites d'opéras de Lully : le baroque versaillais éternel



Le programme de ce Gala **Jean-Baptiste Lully** rassemble les pièces emblématiques de l'inventeur de la tragédie en musique, cet opéra à la française qui a contrario de l'opéra italien où règnent depuis les Vénitiens (Cavalli principalement) : mélange des genres et sensualité mélodique, établit la noblesse intelligible de la déclamation, calibrée sur le théâtre de Racine comme un souci majeur. L'Académie royale continue de commenter la simplicité tragique du monologue d'Armide, les effets saisissants du sommeil d'Atys. Les Suites tirées de ses opéras sont joués par les Vingt Quatre violons du Roi à Versailles, pour les célébrations officielles (repas, cérémonies, promenades dans le parc et ses bosquets, véritable opéra de verdure), et aussi à Paris, mais au sein d'un orchestre plus grandiose encore (aux Vingt Quatre violons se joignent les instrumentistes de l'Académie royale de musique), pour la fête de la Saint-Louis (chaque mois d'août).

Le programme dirigé par Leonardo Garcia Alarcon comprend ainsi comme à l'époque, deux suites d'airs, de chœurs et de danses rassemblant les épisodes célèbres : le chœur des Trembleurs d'*Isis* (1677) qui inspira Purcell pour son *King Arthur*, la plainte italienne de *Psyché* (1678), l'ouverture et le sommeil

d'*Atys* (1676), la Marche pour la cérémonie turque et le menuet du *Bourgeois gentilhomme* (1670).

L'autre versant du Lully courtisan à Versailles demeure son œuvre sacrée. S'il n'occupa jamais de charge officielle à la Chapelle royale, grâce au soutien et une amitié sincère dont lui témoigna le Roi lui-même, Lully compose cependant pour la Cour plusieurs motets à grands chœur et orchestre, genre nouveau dont il reste avec les sous-maîtres de la Chapelle royale, Henry Du Mont et Pierre Robert, l'inventeur.

Ainsi naissent onze motets à deux chœurs et orchestre, dont six furent luxueusement imprimés de son vivant (1684). Y paraît le *Miserere*, créé durant la semaine sainte de 1663, le *Plaude lætare Gallia*, composé pour le baptême du Grand Dauphin (1668), ou encore le *Te Deum*, qu'il fit exécuter pour la première fois devant la cour à Fontainebleau en 1677, pour le baptême de son propre fils. Le *Dies iræ* et le *De profundis*, qui concluent le recueil de 1684, sont créés en l'abbatiale de Saint-Denis le 1er septembre 1683, lors des somptueuses funérailles de la Reine Marie-Thérèse d'Autriche, infante d'Espagne. L'épouse de Louis XIV, depuis 1660 (la noce fut célébré entre autres par l'opéra Xerse de Cavalli avec ballets de Lully) s'éteint soudainement le 30 juillet 1683, d'un banal abcès au bras qui l'emporta en quelques jours.

Leonardo Garcia Alarcon choisit de fermer le gala Lully à la Galerie des glaces en interprétant les deux œuvres de déploration où à l'esprit de la grandeur, répond la vérité des intentions de l'écriture : la mémoire de la princesse fut ainsi honorée à Saint-Denis tirant des larmes à toutes l'assistance venue lui témoigner une dernière marque d'estime et de respect tendre.



La musique funèbre pour les souverains de France est le sujet d'un décorum et d'une pompe inouïs destinés à marquer les esprits. Complément au discours du clergé, les musiciens interviennent en trois points, en trois effectifs distincts, chacun exécutant sa partie à tour de rôle et en alternance ; les 2 départements de musique du Roi : les chantres et symphonistes de la Musique de la Chapelle, placés sous la battue du sous-maître de la Musique de la Chapelle ; les chanteurs et instrumentistes de la Musique de la Chambre – dont les Vingt-quatre Violons –, placés sous la direction du surintendant de la Musique de la Chambre ; et au centre, face au catafalque, quatre ecclésiastiques réalisent le plain-chant, en dialogue avec la Musique. Alternativement au moment de leur performance, les deux « chefs »se saisissent du battoir : le surintendant dirige alors les grands Motets qu'il a composé : Dies irae (au centre du rituel), surtout De profundis (Psaume 129) à la fin lors de l'aspersion du cercueil. Le contraste saisissant naît aussi de la différence de style et d'écriture entre Lully et la Messe (*Missa pro defunctis)* probablement de Charles Helfer (mort en 1661), publiée dès 1656 : c'est cette œuvre à la polyphonie stricte et dépouillée qui servira en toute occasion lors des rituels funèbres à Saint-Denis. Complétée par le plain chant psalmodié, la Messe d'Helfer incarnait par sa noblesse et son caractère ancien, la pérennité de la monarchie malgré les morts de ses acteurs premiers.

Gala Lully : Lully profane et sacré
à la Galerie des glaces de Versailles
Mercredi 2 décembre 2015, 21h

Jean-Baptiste Lully (1632-1687)

Suites et airs d'opéras

De profundis – Dies irae

Judith Van Wanroij et Caroline Weynants, *dessus*
Mathias Vidal, *haute-contre*
Thibaut Lenaerts, *taille*
João Fernandes, *basse-taille*

Chœur de Chambre de Namur
Cappella Mediterranea
Millenium Orchestra
Leonardo Garcia Alarcón, *direction*

2h entracte inclus

Programme détaillé :

Francesco Cavalli (1602-1676)

Ercole Amante (1662)
Trio « Una stilla di speme »

Jean-Baptiste Lully

Ballet royal de la Raillerie (1659)
Dialogue de la Musique italienne et françoise

Psyché (1671)
Plainte italienne

Ballet royal de la Raillerie
Bourrée en Double

Atys (1676)
Ouverture – Sommeil

Cadmus et Hermione (1673)
Rondeau

Persée
Prélude – Air de Mercure « Ô tranquille sommeil … »

Le Bourgeois Gentilhomme (1670)
Menuet – Marche pour la cérémonie turque

Isis
Chœur des Trembleurs « L'Hiver qui nous tourmente … »

Armide (1686)
Prélude – Air de Renaud « Plus j'observe ces lieux … » – Passacaille

– Entracte –

Jean-Baptiste Lully

Dies Irae
De Profundis

SAINTES. Adrien Perruchon dirige l'Orchestre Poitou Charentes Opéra comique, opérette…



Saintes. Abbaye aux Dames, jeudi 17 décembre 2015. Orchestre Poitou Charentes : Rossini, Saint-Saëns, Delibes… Concert subtil (duo concertant violon et violoncelle de Saint-Saëns) et facétieux (irrésistible Rossini et son ouverture de L'Echelle de soie, La Scala di Seta) à l'affiche de l'Abbaye aux Dames de Saintes pour ce mois de fêtes de fin d'année : l'**Orchestre Poitou Charentes** sous la direction d'**Adrien Perruchon** interprète plusieurs joyaux

romantiques dans le registre de la finesse et de la subtilité. L'opéra-comique et l'opérette s'y déploient accordant virtuosité, justesse, profondeur grâce aux solistes conviés pour l'occasion : chanteurs et instrumentistes, interprètes engagés de Rossini, Saint-Saëns mais aussi Delibes, Gounod, Lopez… « Bonne humeur, légèreté, voire décalage », la présentation du concert sur le site de l'Abbaye aux Dames, la cité musicale, Saintes affiche une joie partagée décomplexée. L'Orchestre Poitou-Charentes y défend un panorama de l'opéra-comique, de l'opérette, particulièrement prometteur, – c'est à dire un florilège de mélodies et tableaux qui ont fait chanter et danser la France et l'Europe, de l'époque romantique jusqu'à la moitié du XXe siècle.



Le jeune maestro Adrien Perruchon, relève les défis multiples de ce programme qui associe virtuosité vocale, saillies et délires dramatiques, défis instrumentaux. Les chanteurs invités interprètent airs célèbres de Lakmé (les clochettes)

de Delibes, de l'opéra La Traviata de Verdi, Le Chanteur de Mexico de Francis Lopez (Rossignol de mes amours)…, l'ivresse amoureuse du jeune Nemorino (L'elisir d'amore de Donizetti), l'hystérie féminine qu'incarne la Cunégonde de Bernstein dans son opéra Candide (air pour soprano : « Glitter and be gay »), sans omettre le désopilant duo de la mouche extrait d'Orphée aux enfers, parodie mythologique et déjantée d'Offenbach, où Jupiter transformé en mouche séduit Eurydice… Le programme présenté à Saintes est dirigé par un jeune maestro récemment révélé quand il remplaçait pour un même concert à Radio France, Mikko Franck et Lionel Bringuier initialement annoncés. Timbalier au Philhar de Radio France, Adrien Perruchon a montré une trempe exemplaire, un vrai tempérament particulièrement convaincant. Qu'en sera-t-il à Saintes ? C'est sans doute une nouvelle baguette à suivre et qui fait donc l'événement ce 17 décembre sous la voûte de l'Abbatiale de Saintes.

Adrien Perruchon dirige l'Orchestre Poitou Charentes

Informations Réservations

Opéra comique, opérette…

Jeudi 17 décembre 2015, 20h30

Gioachino Rossini
L'échelle de soie, ouverture
Camille Saint-Saëns
La Muse et le Poète pour violon et violoncelle opus 132
Léo Delibes, Charles Gounod, Francis Lopez…

François-Marie Drieux, violon
Jean-Marie Trotereau, violoncelle
Blaise Rantoanina, ténor
Isabelle Philippe, soprano colorature

Orchestre Poitou-Charentes

Adrien Perruchon, direction

Durée: 1h30
Tarifs: de 8 à 25€

Programme détaillé du Concert de Noël :

Gioachino ROSSINI
(1792-1868)
L'Echelle de soie, ouverture en ut majeur
Una Voce Poco Fa (Le barbier de Séville)

Gaetano DONIZETTI
(1797-1848)
Una furtiva lagrima (Elixir d'amour)

Camille SAINT-SAËNS
(1835-1921)
La Muse et le Poète pour violon
et violoncelle opus 132

Entracte

Emmanuel CHABRIER
(1841-1894)
Fête Polonaise (Le Roi malgré lui)

Leonard BERNSTEIN
(1918-1990)
Glitter and be Gay (Candide)
Happy We (Candide)

Francis LOPEZ
(1916-1995)
Rossignol de mes amours
(Le Chanteur de Mexico)

Léo DELIBES
(1836-1891)
Air des clochettes (Lakmé)

Jacques OFFENBACH
(1819-1880)
Duo de la mouche (Orphée aux enfers)

Durée du concert : 1 h 30

Vin chaud offert à l'Abboutique à l'issue du concert.

Distinctions, jeune talent lyrique. Elsa Dresig, mezzo, jeune soliste des radios francophones publiques 2016



Distinctions, jeune talent lyrique. Elsa Dresig, mezzo, jeune soliste des radios francophones publiques 2016. Le prix « Jeune Soliste » 2016 des Radios Francophones Publiques a été décerné, à Lausanne ce mercredi 25 novembre, à la jeune mezzo-soprano franco-danoise Elsa Dreisig. Elsa Dreisig est la 3**ème** lauréate présentée par France Musique, après les précédents candidats Edgar Moreau et Jean Rondeau (primés en 2013 et 2014). L'agilité et la sensibilité, la sobriété du style et pourtant un vrai tempérament dramatique caractérisent déjà le chant de la jeune mezzo soprano Elsa Dresig, qui avant d'avoir reporté le Prix Jeune soliste des Radios Francophones Publiques 2016, – réunissant **Radio France (France Musique), la Radio Télévision Suisse (Espace 2), la RTBF (Musiq'3) et Radio-Canada (ICI musique)-**, avait particulièrement convaincu le Jury du

Concours de chant lyrique de Clermont-Ferrand 2015. Elsa Dresig avait nettement ébloui dans le rôle à distribuer : Rosina du Barbier de Séville (la production est à l'affiche les 15 et 16 janvier 2015 à l'Opéra de Clermont-Ferrand, lire ci après). Piquante, vive, et déjà malicieuse, la jeune cantatrice s'affirmait sans conteste grâce à sa maîtrise du bel canto.

Le prix Jeune Soliste 2016 permet à la jeune mezzo-soprano Elsa Dresig de recevoir une bourse de 4000€ des Radios Francophones Publiques. Chacune des antennes membres s'engage aussi à soutenir les débuts de sa carrière en faisant rayonner son talent dans différentes émissions et concerts retransmis… La distinction des Radios francophones confirment ainsi le jugement du Concours de chant de Clermont-Ferrand 2015.

Elsa Dresig à l'affiche de l'Opéra de Clermont Ferrand

Les vendredi et samedi 15 et 16 janvier 2016
Nouvelle production du Barbier de Séville /« Il barbiere di Siviglia » de Rossini
Opéra-Théâtre de Clermont-Ferrand.

Orchestre Philharmonique d'Etat de Timisoara
Amaury du Closel, direction musicale
Pierre Thirion-Vallet, mise en scène

Guillaume François, Le Comte Almaviva
Viktor Korotich, Figaro
Elsa Dreisig, Rosina
Leonardo Galeazzi, Bartolo
Federico Benetti, Basilio
Anne Dérouard, Berta
Jean-Baptiste Mouret, Fiorillo et un Officier

Elsa Dresig et Viktor Korotich ont été sélectionné lors du dernier Concours de chant de Clermont-Ferrand 2015.

VOIR notre reportage vidéo exclusif 24ème Concours de chant de Clermont-Ferrand 2015 – lauréats : Elsa Dresig, Viktor Korotich, Edward Grint, Hélène Walter… (2 parties)



TOURS : Adam Laloum joue le

2è Concerto pour piano de Brahms



Tours, Opéra. Adam Laloum joue Brahms, les 5 et 6 décembre 2015. C'est l'un des plus captivants concerts symphoniques offerts par **Jean-Yves Ossonce** pour sa dernière saison musicale à Tours : Brahms, Strauss, Ravel; un défi à multiples facettes pour l'orchestre, le chef et ici, le soliste, l'excellent pianiste, prince des poètes du clavier, d'une intériorité magicienne, **Adam Laloum**, né en 1987 (ainsi de retour au Grand-Théâtre de Tours). Quel sommet musical que ce **2ème Concerto pour piano de Johannes Brahms (1881)** qui atteste des ressources artistiques prodigieuses d'un Brahms à la fois classique et moderne (directeur de la Société de musique de Vienne de 1872 à 1875), alors – au début des années 1880, personnalité célébrée à juste titre à Vienne : sa 2ème Symphonie puis son Concerto pour violon de 1877 l'ont hissé à la célébrité européenne. Le Concerto pour piano n°2 réactive le grand sujet brahmsien, la construction et l'architecture contenant des forces antagonistes, les révélant et les résolvant à la fois, dans l'esprit universel, très structuré et toujours éloquent de Beethoven. La passion de nature schumanienne souvent lyrique et échevelée, mais d'une finesse inouïe grâce à sa maîtrise de l'orchestration (bois et cuivres ciselés), la présence toujours importante des thèmes du folklore populaire (à l'instar d'un Schubert), le sens de l'équilibre et de l'architecte fondent la très haute valeur du romantisme brahmsien. La partition est créée en Hongrie à Budapest par l'auteur avec succès, le duo piano violoncelle qui crée le scintillement miraculeux, nostalgique et tendre d'une ineffable douceur dans l'Andante (3ème mouvement), le

rondo sonate qui compose l'ultime épisode (Allegretto Scherzo) marqué par le swing du motif tzigane très emblématique sont des trouvailles géniales auxquelles il reste bien difficile de demeurer insensible. D'autant plus si les interprètes soliste, chef et instrumentistes de l'orchestre jouent la carte du chambrisme transparent plutôt que de la puissance.



Après Brahms, le programme affiche l'opus 24 de **Richard Strauss, Mort et transfiguration**, vision sur la mort et expérience spirituelle d'une ineffable profondeur. **La Valse de Ravel (1919)** conclut le concert : un hymne à la vie tourbillonnante et aussi un délire terrifiant sur la folie jamais éloignée des pulsions de vie. Ravel semble y décortiquer la subtile mécanique chorégraphique capable d'imploser, de se recomposer en une extase vénéneuse, d'aune sauvagerie barbare dont l'esprit chaotique est à rapprocher du premier conflit mondial juste achevé. Engagé, lucide sur notre dernière actualité, la présentation de l'Opéra de Tours des deux concerts des 5 et 6 décembre 2015 est on ne peut plus claire : « *De Vienne en 1881 à l'Europe en lambeaux de 1920, quarante années de mutation, ou comment la barbarie peut détruire le monde*« .

Johannes Brahms
Concerto pour piano et orchestre n°2 en si bémol majeur, op. 83

Richard Strauss
Mort et transfiguration, op. 24

Maurice Ravel
La Valse

Adam Laloum, piano

Jean-Yves Ossonce, direction
Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire / Tours

Samedi 5 décembre 2015 – 20h
Dimanche 6 décembre 2015 – 17h

Réservez votre place sur la page billetterie du site de l'Opéra de Tours

Illustrations : Adam Laloum, Jean-Yves Ossonce (DR)

Compte rendu, opéra. Marseille, Opéra, le 15 novembre 2015. Verdi : I due Foscari. Leo Nucci



Atmosphère lourde, grave d'émotion contenue à l'Opéra de Marseille au lendemain des attentats qui ont endeuillé le pays. Minute de silence intense d'hommage aux victimes à la demande de l'Adjointe Déléguée à l'Opéra-Odéon et Art contemporain, remplaçant le Maire, **Marie-Hélène Féraud-Grégori**. Comme je l'ai écrit et dit ailleurs, malgré la terreur barbare, justement même à cause de cela, la

culture saigne mais signe, existe, persiste, portes grandes ouvertes à tous. Et sans doute la terrible circonstance n'a-t-elle fait que galvaniser encore plus un plateau exceptionnel pour une œuvre, qui sans l'être, est tout de même un jalon toujours intéressant à visiter, surtout eu égard à sa rareté, dans la prolifique production de Verdi. À Marseille, pourtant si verdienne, l'œuvre demeurait insolitement inédite et inouïe et son Directeur Maurice Xiberras la présentait en version de concert, sans doute moins par prudence que par la fatalité économique des temps, mais avec une distribution où la présence de Leo Nucci, qui désirait présenter l'opéra à son ardent public de Marseille, justifiait à elle seule, l'entreprise.

I Due Foscari à Marseille : Hymne à la vie

L'œuvre. Créé en 1844 à Rome, dirigé par Verdi lui-même pour les premières représentations, l'opéra fut un triomphe mais sombra ensuite dans l'oubli, peut-être balayé par le succès des compositions de la riche décennie suivante ou à cause de la difficulté écrasante du rôle principal dévolu à un baryton. Francesco Maria Piave en tira le livret d'une pièce de Byron de 1821 située dans la Venise du *cuatrocento*, du XVe siècle, une affaire de pouvoir comme celle mettant en scène le Doge de Gênes dans ***Simone Boccanegra***. Elle met en scène un conflit cornélien entre le devoir et l'amour : le Doge Foscari, par respect des lois, même déchiré par l'amour paternel, laisse condamner son fils à l'exil, l'autre Foscari, donc, qui a eu la maladresse d'entrer en contact avec une puissance étrangère ennemie de la Sérénissime République, trahison qu'attesterait une lettre, par ailleurs inopportunément perdue. Le Sénat, le Conseil des Dix (magnifiques scènes de chœur), sont attisés par un ennemi implacable de rancœur, de haine, d'ambition : perdant le fils, malgré les supplications et imprécations de sa femme, il tente politiquement de couler le père. Pas de

justice : reconnu innocent trop tard, le fils mourra, suivi du père, Doge aussi déposé. Pas de *lieto fine*, l'impitoyable Loredano vaincra et peut écrire : « Pagato ora sono ! », 'je suis enfin vengé !', un « enfin » qui ouvre une perspective rétrospective à la haine enfin satisfaite.

Interprétation. L'œuvre, s'inscrit après deux succès de Verdi, *Ernani* la même année avec le même librettiste et l'antérieur *Nabucco* (1841) dont il garde des traces, telle la scène d'hallucination du roi, frappant ici le ténor, héros et fils malheureux, et les prières et malédictions de sa femme qui rappellent, par les sauts extrêmes entre grave et aigus, ceux d'Abigaïlle, mais des traits de *I due Foscari* annoncent des œuvres postérieures : un bien modeste prélude de violoncelle est peut-être une ébauche de la sublime entrée de l'air de Philippe II dans *Don Carlo*, la tessiture de baryton pour le rôle essentiel au détriment du ténor préfigure celle de *Simone Boccanegra* mais, surtout, les imprécations en faveur du Doge contre les Dix en défense de son fils, sont déjà celles de Rigoletto réclamant sa fille, son seul trésor.

À la tête de l'Orchestre Philharmonique de l'Opéra, **Paolo Arrivabeni**, d'une rare élégance, d'une précision alliée à la souplesse, attentif comme il sied dans l'opéra italien au confort des chanteurs, tire la quintessence d'une partition orchestrale qui n'a pas encore la richesse, bien plus tardive, du futur Verdi. Il met en relief des contrastes, détaille, certains timbres, harpe, flûte, clarinette, et cet alto et violoncelle d'un prélude, associés à situations, états d'âme : ce sont de beaux brouillons d'œuvres en devenir. Plusieurs valses ondulent dans la partition.

Les chœurs, le premier cantonné à mi-voix du murmure de la calomnie et de la conspiration (**Emmanuel Trenque**), sont farouches et grandioses dans la haine collective et pleins d'allégresse dans la scène finale où la liesse populaire fait un fond cruel à la détresse déchirante du vieux Doge maudissant le Sénat et mourant de chagrin. Les comparses, le

ténor **Marc Larcher** (Barbarigo, Fante et Servo) et la soprano **Sandrine Eyglier** (la confidente Pisana) existent malgré la fugacité de leurs apparitions. Habitué de notre scène, la basse **Wojtek Smilek**, en sombre et cruel Loredano, sans même un air, réussit le prodige d'imposer une présence maléfique en demi-teinte, sans éclat, dans la noirceur de sa grande voix.

Héros malheureux byronien traînant sa mélancolie morbide, victime expiatoire, le premier Foscari, est campé par le ténor **Giuseppe Gipali**, qui déploie une voix belle, souple, un beau legato, un sens des nuances et des éclairs de révolte dans un combat perdu d'avance : ce n'est pas « une force qui va » comme l'Hernani de Hugo, c'est une âme dont on ne voit que faiblesse et fragilité, qui coule, sombre dans une dépression que l'on dirait romantique, qui naufrage enfin dans la folie, mourant de lui-même comme une flamme qui s'éteint.À l'inverse, vive flamme,sa femme, incarnée par la belle soprano, l'Ukrainienne **Sofia Soloviy**, remplaçant Virginia Tola, se lance avec passion et vaillance dans tous les affects et effets d'une partition terrible, des aigus arrachés à partir de graves, des vocalises cascadantes, défiant prudence au profit d'une expression superbe de l'accablement, de l'indignation, de la révolte, avec une grande vérité dramatique. La cantatrice triomphe avec justice si le personnage est vaincu par l'injustice.

On comprend que **Leo Nucci** ait voulu nous offrir ce rôle : il a trois grandes scènes impressionnantes, précédées de récits obligés dramatiques où tout son art scénique se déploie d'émouvante façon : Doge gardien inflexible des lois, père blessé par ce qu'on croit la trahison de son fils, père ulcéré par le refus obtus du Sénat de rejuger une cause douteuse, père imprécateur face au complot avéré, tout est juste, profond, avec une grande sobriété de signes, une main, un doigt, un regard, une démarche. Si l'on ne savait un âge qu'il ne dissimule pas, on le dirait jeune comme au premier jour d'une voix homogène, magistralement conduite, qui bouleverse

dans la douleur et engage dans la rage auprès de lui. Habitué à la performance en grandiose seigneur tout simple, il cède en souriant à une salle en délire qui lui réclame le bis de son terrible dernier grand air.

En ce jour de deuil national, le public marseillais a fait un triomphe à la culture, à la musique : à la vie.

I due Foscari de Verdi à l'Opéra de Marseille. Le 15 novembre 2015. Opéra en 3 actes, livret de Francesco Maria Piave, d'après la pièce de Lord Byron. Version de concert.

Orchestre et Choeur de l'Opéra de Marseille
Direction musicale : Paolo Arrivabeni.
Chef de Chœur : Emmanuel Trenque.
Distribution : Lucrezia Contarini : Sofia Soloviy ; Pisana : Sandrine Eyglier ; Francesco Foscari : Leo Nucci. Jacopo Foscari : Giuseppe Gipali ; Jacopo Loredano : Wojtek Smilek. Barbarigo/ Fante/ Servo : Marc Larcher. Photo © Christian Dresse.

Nouvelle playlist digitale : Classique mais pas has been

Uniquement accessible sur le net, la nouvelle playlist édité par Deutsche Grammophon s'affirme tel un modèle du genre parmi les « purs digitaux » (d'où l'obtention de notre label de qualité : le CLIC de classiquenews de décembre 2015) :

éclectique mais cohérente, diverse et très attractive grâce à la sélection opérée d'autant plus facile à écouter que ses enchaînements sont fluides, la playlist CLASSIQUE MAIS PAS HAS BEEN par son concept originel est la playlist pour (re)découvrir les références du classique, non pas les éternels standards usés et réutilisés mais ceux moins connus qui pourtant se révèlent particulièrement attractifs voire saisissants. L'ordre, le choix, l'idée général en sont les fruits séduisants de la bloguese et journaliste Séverine Garnier, avec laquelle Classiquenews s'est entretenu (lire notre entretien à venir).

Nouvelle compilation digitale : « Classique mais pas has been »

Le HAS BEEN n'est pas CLASSIQUE

La compilation, conçue en collaboration avec Decca Records sous étiquette Deutsche Grammophon ne ressemblent pas les tubes cent fois entendus (dans des versions qui ont souvent plus de trente ans), mais souligne la grande séduction de morceaux spécifiquement choisis pour redécouvrir la musique classique. Les chefs-d'œuvre y sont interprétés par de jeunes artistes et enregistrés tout récemment pour les labels Decca et Deutsche Grammophon.

Sélection… Parmi les pépites de la playlist **CLASSIQUE MAIS PAS HAS BEEN** : le Printemps de Vivaldi en version remixée, une musique d'un film d'Emir Kusturica et une pièce de Nico

Muhly, jeune compositeur américain de 30 ans… Piano, opéra, violon, opérette… récital, musique de chambre, grands frissons symphoniques ou vertiges de l'opéra : il y en a pour tous les goûts. Une idée de cadeau parfaite pour les fêtes de fin d'année.

CONSULTER la playlist CLASSIQUE MAIS PAS HAS BEEN

Playlist CLASSIQUE MAIS PAS HAS BEEN : genèse. *Entretien avec la conceptrice de la compilation que Deutsche Grammophon propose en décembre 2015, Sévérine Garnier, blogueuse militante pour qui la musique classique, le vintage le plus tendance qui soit, a encore beaucoup de choses à nous dire… Eclaircissement sur les coulisses de la playlist, sur les critères qui ont guidé le choix des œuvres et de leurs versions sélectionnées.*

A travers l'intitulé « Classique mais pas has been », qu'avez-vous souhaité démontrer ?

SG, Séverine Garnier : Il y a dix ans, alors que j'étais journaliste, j'ai trouvé un travail qui me rapprochait de la musique classique, ma passion. Je pratiquais la musique en amateur et j'avais une vision assez vague des compositeurs, des artistes, des œuvres… ce que les médias grand public en montraient, c'est à dire une toute petite partie de l'iceberg ! En travaillant dans ce milieu, j'ai découvert deux choses : d'abord, on s'y plaignait d'un public vieillissant, on évoquait le passé glorieux de la musique classique en soupirant de nostalgie. Pourtant, ce fut ma deuxième constatation, les interprètes étaient souvent très jeunes. Je rencontrais des artistes exceptionnels qui n'avait que 25 ans – mon âge à l'époque. Ils étaient prêts à défendre des compositeurs moins connus comme Charpentier ou Scriabine, à parler au grand public de leur passion, mais n'avaient pas ou peu de visibilité dans les médias. Les directeurs de journaux faisaient la moue quand on évoquait le classique et je ne comprenais pas pourquoi. Pourtant, cela ne chagrinait personne de voir un article sur l'indémodable petite robe noire de Chanel (1926) ou sur le retour de la marinière ! Je me suis dit : la musique classique c'est le *vintage* par excellence ! Un œuvre écrite en 1715 est toujours jouée. Cette idée est au cœur de ma démarche journalistique, celle que je veux défendre dans les articles que j'écris dans la presse régionale et nationale généraliste. J'ai ouvert un blog en 2010 et lui ai donné ce titre : Classique mais pas has been !

De combien de plages différentes est composée la Playlist ? Quelle est sa durée ?

SG : La playlist « Classique mais pas has been – Deutsche Grammophon » sera vendue à partir du vendredi 27 novembre en format digital. Elle sera disponible sur les plateformes de téléchargement tels que iTunes et Quobuz au prix de 8,99 ttc. Nous avons sélectionné 45 pistes… un petit clin d'œil au 45 tours pour le côté *vintage* ! Elle dure un peu moins de 4 heures. On pourra également l'écouter gratuitement sur les sites de streaming – Spotify et Deezer – mais pas en intégralité : le 27 novembre, 25 titres seront disponibles et nous ajouterons 5 titres chaque vendredi jusqu'à Noël… un calendrier de l'Avent en quelque sorte !

Dans quels fonds d'archives puise la compilation ?

SG : Universal m'a ouvert les catalogues des labels Decca et Deutsche Grammophon… Vous imaginez ? Ce sont les deux plus importants labels de classique du groupe. Les plus grands interprètes y sont représentés, un répertoire très large aussi. Que choisir ? Qui choisir ? Dans la lignée du propos de *Classique mais pas has been*, je ne voulais pas réaliser une nouvelle compilation du type de « J'aime pas le classique mais… ». J'ai constaté que, dans ces compilations, on retrouve non seulement les même œuvres, les chefs-d'œuvre connus d'un

grand nombre de mélomanes, mais surtout les mêmes versions : La « Chevauchées des Walkyries » dirigée par Karajan, les « Scènes d'enfants » de Schumann par Martha Argerich, etc.

Comment avez-vous composé le contenu ? Selon quels critères ?

SG : J'ai volontairement écarté les parutions datant de plus de dix ans. Pour certains artistes, ce fut un vrai dilemme… mais le but était de surprendre, de faire des propositions différentes, de mettre la jeune génération en avant, comme les chanteuses Julie Fuchs ou Pumeza. Certes, il y a des « tubes » parus dans ces dix ans dont je ne voulais pas me passer, « Pourquoi me réveiller » de Jonas Kaufmann par exemple. La règle établie est la suivante : les chefs-d'œuvre sont interprétés par de jeunes musiciens, tandis que les musiciens plus célèbres offrent des œuvres plus rares ou surprenantes. Par exemple : « Rhapsody in blue » est joué par Benjamin Grosvenor et le « Concerto pour violoncelle » d'Elgar par Elisa Weilerstein. Voilà pour les « tubes ». Et pour les stars : Max Emmanuel Cenčić chante un air de Hasse et Nemanja Radulovic joue un extrait de la bande originale d'un film d'Emir Kusturica. J'ai aussi essayé de mettre en avant des compositeurs de tous les siècles : Praetorius (né en 1571) et Nico Muhly (né en 1981). Plutôt que de faire entendre la partition originale des « Quatre saisons » de Vivaldi, j'ai préféré choisir cette œuvre dans la version classique/tendance électro de Max Richter.

Comment assurer à la fois l'unité, la cohérence et la continuité des séquences ?

SG : Puisqu'il n'y a pas de thématique commune, je ne sais si l'on peut parler d'unité. En 45 pistes, j'ai essayé de balayer un spectre très large : il y a beaucoup de piano mais aussi de la mandoline et de la clarinette, du lyrique et du symphonique, du baroque et du contemporain. Surprendre pour provoquer l'écoute. Avec l'équipe d'Universal, nous avons joué sur une alternance de genres et sur des rythmes différents. J'ai souhaité par exemple commencer par un extrait des « Variations sur un thème de Paganini » de Rachmaninov par le pianiste Daniil Trifonov… la piste dure 18 secondes ! La playlist termine sur une piste de 17 minutes qui est surement la plus longue de la compilation. Les pistes sont en moyenne de 4 ou 5 minutes. Je n'ai pas mis de concerto en entier et j'ai même coupé la Sonate en si mineur de Liszt… sacrilège ! J'ai bien sûr demandé son accord à l'interprète, Claire-Marie Le Gay.

A qui s'adresse cette Playlist ?

SG : Le succès des compilations évoquées plus haut montre qu'il y a un public demandeur d'une porte d'entrée dans cet

océan qu’est le classique… soit cinq siècles de compositions ! C’est encore plus vrai pour les utilisateurs de Spotify, Deezer, etc. Pour le genre classique, ces sites sont assez fournis mais le référencement est très incertain. Devez-vous chercher « Scènes d’enfants » ou « Kinderszenen » ? « Rachmaninov » ou « Rachmaninoff » ? Le soliste ou le chef ? etc. Bon courage pour trouver le SWR Sinfonieorchester Baden-Baden und Freiburg ! Ces sites sont faits pour un format de musique lié à la pop : un groupe ou un artiste, un titre. Résultat : on passe à côté des versions les plus belles. Il faut un fil d’Ariane pour commencer ou poursuivre la découverte de ce style de musique si puissant qu’est le classique : la Playlist « Classique mais pas has been » est faite pour ca.

Propos recueillis par **Alexandre Pham**